

LA LUTTE

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26

LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

AVIS

Nous faisons paraître, avec ce numéro, un Supplément contenant deux poésies et deux chants révolutionnaires.

Nos dépositaires et correspondants qui en désireraient peuvent s'adresser aux bureaux de la Lutte.

Ce Supplément est vendu séparément 10 centimes.

LA RÉVOLUTION

ET LE DARWINISME

On sait que les bourgeois, quand on leur met sous les yeux les maux de la société actuelle; surtout, quand on fait défiler devant eux le spectacle de la situation misérable des travailleurs, on sait qu'ils jettent de hauts cris en accusant ceux-ci d'être insatiables dans leurs réclamations, et rejettent sur eux la faute de leur situation misérable, en les accusant d'imprévoyance et de manque d'économie, on connaît toutes les clameurs qu'ils poussent lorsque, mettant en parallèle la situation de la bourgeoisie en face de celle des travailleurs, les révolutionnaires en viennent à préconiser la révolution sociale comme étant seule capable d'améliorer la situation de ces derniers, eh bien, sans nous mettre en frais d'arguments nouveaux à leur fournir, pour la justification de nos idées, c'est dans leurs propres livres que nous irons chercher des arguments, c'est un des leurs que nous allons faire parler et qu'ils ne désavoueront certes pas, car il fait autorité même parmi eux.

Voici ce que dit Büchner dans un de ses livres, intitulé : *L'homme selon la science*... Souvent même, c'est précisément parmi les *politique libéraux*, que se trouvent les adversaires les plus acharnés des aspirations vers une amélioration sociale. Pourtant, qui oserait prétendre que l'oppression et l'exploitation soient moins pernicieuses socialement que politiquement ?

A la question de savoir si tout homme n'a pas au moment même de sa naissance un droit sur l'ensemble des biens matériels et intellectuels de l'humanité et dans l'espèce sur ceux de son peuple ou de sa nation, qui oserait répondre par un non catégorique ? On oserait tout aussi peu contester qu'en réalité dans l'état actuel des choses ce

droit n'est qu'une *cruelle dérision*.

Tel, en effet, naît avec la couronne sur la tête, ou, dès le berceau, roule sur des millions, il lui a suffi de respirer pour posséder en propre une grande partie de ce sol sur lequel nous sommes tous nés et qui devrait en bonne justice être le patrimoine commun à tous; il ne pense pas encore et déjà il doit avoir rang, richesse, places, savoir, il doit dominer ses concitoyens.

Tel autre naît nu et pauvre, pareil au fils de l'homme, il n'a pas où reposer sa tête. La terre même qui l'a enfanté semble le regarder comme un banni ou comme un retardataire, obligé d'abord à établir son droit à une misérable existence en asservissant à autrui, pendant toute sa vie les forces corporelles ou intellectuelles dont l'a doué la nature. Même quand il sacrifie vie et santé à ce servage, la société le contraint ordinairement, lui et les siens, à traîner la plus triste existence; elle lui impose, au sein d'une richesse publique inouïe, le supplice de ce mythique Tantale, spectateur éternel du repas où il ne peut-être convive.

L'excès de pauvreté et l'excès de richesse, l'excès de force et l'excès d'impuissance, l'excès de bonheur et l'excès de misère, l'excès de servitude et l'excès de caprice, l'excès de superflu et l'excès de dénuement, une fabuleuse science et une ignorance fabuleuse, le travail le plus pénible et la jouissance sans effort, tous les genres de beauté et de splendeur et la plus grande dégradation de l'existence et de l'être, — ce sont là les traits qui caractérisent notre société actuelle, qui, par la grandeur de ses contrastes, surpasse les pires époques d'oppression politiques et d'esclavage.

Tous les jours, les plus émouvantes tragédies, fruits de ces contrastes, se passent sous nos yeux, sans que nous puissions en prévenir le retour, et nous sommes obligés de nous dire que chaque jour, à chaque heure, des hommes privés, des choses les plus nécessaires à la vie périssent rapidement ou lentement, tandis que, tout près d'eux, la portion la mieux favorisée de la société regorge de superflu et de bien-être, et que la prospérité nationale a pris un essor jusque-là inconnu. Parcourons nos grandes villes et nos principaux districts manufacturiers, cela nous suffira pour voir, tout auprès du séjour de la richesse et du bonheur, au-dessous et au-dessus de lui, se cacher les repaires du vice et de la misère; pour voir, près

des tables surchargées et des estomacs souillés, la faim à l'œil cave subir sa silencieuse torture; pour voir à côté de tous les genres de luxe et d'arrogance, le dénuement sans espérance se blottir, craintif et anxieux, dans un sombre recoin, ou bien en proie à un morne désespoir, couvrir d'horribles desseins. Que de fois, avec les bribes tombant de la table du riche et dédaignées même de ses chiens, que de fois le pauvre travailleur pourrait ravir au plus horrible trépas ses enfants affamés et grelottants ! Tel mets, que rebute le palais blasé du gourmet serait une friandise pour l'homme qui mange pour apaiser sa faim (Büchner, *L'homme selon la science*, pages 219, 220 et 221).

Nous anarchistes, que pourrions-nous ajouter de plus à cet éloquent réquisitoire, rien, c'est un tableau tracé de main de maître; mais nos bourgeois ne sont pas pris pour si peu, et ils objectent que certainement la société n'est pas parfaite; que cela est inévitable; du reste cet état d'antagonisme de la société a pour effet de stimuler les individus et d'en faire ressortir les plus forts et les plus intelligents; ici c'est encore Büchner qui va nous répondre :

... « Un grand inconvénient de la guerre sociale, comparée à la guerre simplement naturelle, c'est que les influences de la loi naturelle étant plus ou moins entravées par la volonté et les institutions humaines, ce n'est pas toujours le meilleur, le plus robuste, le mieux adapté au milieu qui a chance de triompher de son concurrent. Au contraire, ce serait plutôt la grandeur individuelle de l'esprit qui serait volontairement et habituellement sacrifiée à des préférences personnelles inspirées par la position sociale, la race, la richesse. (*L'Hom.*, etc., pages 207 et 208). Et plus loin « Et la nourriture intellectuelle, le plaisir de l'intelligence, la répartition en est aussi tellement inégale, que souvent la petite parcelle de ce qui est offert à l'homme haut ou bien placé ferait le bonheur de tel esprit dépourvu de ressources, mais curieux, et peut-être suffirait à lui indiquer un but meilleur. Que de talents, que de génies sommeillent peut-être dans la foule, empêchés de prendre leur légitime essor, obligés de traîner la charrette du labour quotidien, tandis que sur le siège du potentat, dans la chaire de la science, s'étalent l'incapacité et l'étroitesse d'esprit ! Que de faim intellectuelle,

physique serait sans peine assouvie par une équitable répartition de la propriété et de l'éducation ! Comme tous pourraient manger et apprendre à leur appétit, si l'activité était pour tous un devoir, si tant d'hommes ne travaillaient pas pour un seul ou pour quelques-uns ». (Le même, page 221.)

Mais, battus sur ce terrain, nos bons bourgeois répliquent que les travailleurs doivent essayer de sortir de leur situation par le travail, l'économie, etc., que du reste eux sont tous prêts à faire les sacrifices nécessaires dans la mesure du possible, pour les aider à arriver à leur émancipation; écoutons encore Büchner :

... « Mais dans l'état présent de la société, l'aveuglement est si grand que ceux-là même, qui, pour lutter ou marcher en avant, disposent d'une surabondance de ressources, n'en cèdent pas la moindre partie au pauvre combattant, leur frère, et lui reprochent, le plus souvent avec ironie, de n'avoir pas mis en pratique « l'aide-toi toi-même » dont ils n'usent pas pour eux; plutôt que d'abandonner à d'autres quelque chose de ce superflu qui est à leur charge, ils aimeraient mieux étouffer dans leur graisse. Pendant que le navire du riche, de l'homme haut placé, vogue fièrement, le don de l'un des avirons de l'une de ces planches qui sont à bord, suffirait souvent pour sauver le pauvre d'une mort certaine; mais le principe « aide-toi toi-même » s'y oppose, et le pauvre doit succomber, en jetant un dernier regard de désespoir sur ce trésor, embarrassant souvent pour un autre, et qui pour lui serait le salut et le bonheur. (*L'Homme selon*, etc., page 241.)

Nous voyons d'ici les radicaux accourir, et nous dire : oui, certainement une partie de la bourgeoisie est égoïste, certainement, c'est malgré cette partie rebelle de la bourgeoisie que les travailleurs amélioreront leur situation; mais aussi au lieu de prêcher la révolution comme vous faites, pourquoi ne travaillez-vous pas à obtenir des réformes partielles qui, petit à petit, nous conduiraient à l'émancipation complète. A ce sujet, voici encore ce que dit Büchner :

... « C'est dans une de ces périodes critiques que nous nous trouvons, jamais peut-être à une autre époque il n'y a eu autant de désaccord entre le besoin et sa satisfaction, entre l'idée et la réalité, entre la pensée et ce qui est. L'organisa-

tion tout entière de l'Etat, de la société, de l'église, de l'éducation, du travail, etc., est en raison d'une loi d'inertie dominante, bien en arrière sur la conscience générale de l'humanité, que la science, la réflexion et le progrès matériel ont ennobié. Si les forces ennemies du progrès ne trouvaient un si important et si puissant appui, dans l'indolence et l'immobilité de la grande masse ignorante, l'état de chose actuel aurait depuis longtemps cédé la place à un autre. (L'Homme, etc., page 208.)

Citons toujours... « Naturellement, cette situation paralyse considérablement chez cette fraction (les travailleurs) sociale le désir de lutter, de tendre vers un état meilleur; car celui à qui toute chance de victoire est d'avance ravie, n'a aucune velléité de se battre et son unique souci est de maintenir sa vie actuelle au jour le jour. Heureusement que la plupart de ces parias de la société n'ont ni une conscience bien nette de leur situation, ni une notion exacte des causes déterminantes de cette situation, ni même le sentiment de son horreur. S'ils avaient cette conscience et ce sentiment, la révolution sociale, tant de fois prophétisée et si redoutée, serait depuis longtemps réalisée. (L'Homme, etc., page 227.) »

Et nous ajouterons, nous, c'est pour que la masse acquière cette conscience des causes déterminantes de sa situation et l'horreur de cette situation, que nous lui en mettons, à chaque instant, le tableau sous les yeux, c'est pour qu'elle sorte de cette inertie, complice des forces ennemies du progrès, que nous lui soufflons à chaque instant la haine de ceux qui la maintiennent dans cette situation et si, lorsque nous serons parvenus à galvaniser cette masse et à lui communiquer cette énergie qui nous pousse, votre société s'en trouve disloquée, nous n'en sommes pas responsables, elle est une entrave au progrès, elle doit disparaître, elle disparaîtra.

LABOURAGE, SEMENCE ET RÉCOLTE

La nature a trois phases bien distinctes dans son évolution annuelle.

La première est celle où la main de l'homme, dirigeant la charrue, fouille la terre pour la préparer à recevoir le grain qu'elle doit féconder.

La seconde est celle où la semence est confiée à la terre, et enfin la troisième nous montre l'homme récoltant le fruit de son labeur par la moisson.

Ces phases se subdivisent encore en autant de parties qu'il y a de genres de céréales, de différences locales dans la température; c'est-à-dire que tout ce travail ne peut se faire partout à la même heure, qu'il doit s'accomplir selon le climat du lieu et le degré de connaissance, d'expérience du cultivateur.

On le voit, ce mouvement de révolution annuelle de la terre doit fatalement avoir des heures diverses.

Eh bien! les évolutions sociales peuvent, avec beaucoup d'à-propos, se comparer très efficacement aux évolutions terrestres, et cette comparaison ne peut qu'être instructive, fructueuse, pour les déshérités, pour les exploités, pour tous ceux qui aspirent à une vie meilleure et qui, dans ce but, rêvent la transformation de l'organisation sociale actuelle.

Que l'on en juge :

Les anarchistes ont été et sont encore les instruments de cette transformation, que l'on veuille ou non leur reconnaître ce rôle; nous ne prétendons pas dire qu'ils sont les seuls, mais nous aimons à

affirmer qu'ils la caractérisent complètement.

Quand ils ont pénétré dans les couches travailleuses, comme le soc pénètre dans la terre, quand ils ont retourné ces couches, quand ils les ont étonnées par leurs théories aussi énergiques que hardies, quand ils se sont répandus pour fouiller les cerveaux prolétaires, pour les préparer aux idées nouvelles, au communisme libertaire, à la liberté absolue, quand ils ont arraché de ces cerveaux ces doctrines surannées, qui égaraient les travailleurs dans les sentiers battus de l'autoritarisme, qui les éloignaient du but. Quand ils ont montré que s'attarder dans le champ de la politique, c'était préparer la voie à des intrigants, à des traîtres ou du moins à des ambitieux impuissants, ils ont fait l'œuvre de la charrue qui retourne la terre, arrache les mauvaises herbes, les couche dans son sillon où elles pourrissent et servent de fumier. Quand ils ont repoussé, combattu, rejeté les vieilles théories qui avaient, il est vrai, eu leur heure d'utilité en défrichant les cerveaux, ils ont encore imité la charrue, car ils étaient comme le soc qui retourne la terre et plonge à l'intérieur la partie qui a donné son suc pour ramener à la surface une terre vierge ou au moins refaite, reposée, régénérée.

Quand les anarchistes ont été victimes de cette besogne aussi âpre que fructueuse, et que les gavés qui sont chargés de la défense de cette société pourrie les ont fait appréhender au corps, les ont jugé, condamné à une longue détention, le parti anarchiste a vu là sa semence se confier au terrain préparé, c'est-à-dire aux masses préalablement remuées par lui.

Le grain de blé enfoncé dans la terre est aussi prisonnier, lui; et pourtant, il germe, perce le sol qui le recouvre, et sa tige qui porte l'épi apparaît, grandit et se fortifie jusqu'à l'heure de la maturité.

La détention de nos amis, aura les mêmes effets, leurs idées perceront les murs épais de leur prison pour aller se réfugier dans les masses assoiffées de liberté, comme la tige de l'épi elles grandissent, se propagent, se développent, ces idées, à un tel point que, les repus du pouvoir en sont à se demander quels moyens ils emploieront pour arrêter les progrès de cette propagande menaçante pour eux.

Les lois restrictives que l'on édicte en ce moment sont les coups de vent, la tempête qui quelquefois soufflent sur le champ et couche les tiges sur la terre, les incline un moment; mais les anarchistes semblables à ces tiges qui se relèvent fièrement la tempête passée, resserreront leurs rangs et fièrement aussi eux, porteront un nouveau défi à ces pygmées du pouvoir qui détiennent la force actuellement, et, au moyen de cette force, se donnent des airs de Jupiter.

Naturellement, notre labour n'est pas terminé, nous avons encore des cerveaux en friche, mais la tâche commencée par les victimes du procès de Monceau-les-Mines, de Lyon et de Paris ne restera pas inachevée.

D'autres pionniers ont repris la tâche, changeant de tactique il est vrai, mais marchant dans la même voie; s'ils tombent encore, eh bien, de nouveaux surgiront, car le soleil de la liberté plane sur ces idées, les croque-mitaines de la bourgeoisie ont beau chercher à le voiler il pénètre tous les obstacles qu'ils amoncellent devant lui, vient réchauffer, mûrir nos idées et marquer d'une ligne ineffaçable l'heure de la Récolte. Il a été bon un moment que les anarchistes disent bien haut les moyens qu'ils voulaient employer pour anéantir, détruire les mauvaises herbes qui croissent dans leurs sillons, ceux qu'il fallait mettre à exécution, pour extirper de vieilles racines ruineuses et encombrantes, pour briser, détruire, pulvériser les rocs qui se cachent sous terre. Il a été utile, indispensable même qu'ils apprennent à chacun la tâche qui lui incombera le jour de la moisson après avoir donné à tous les moyens de faire un bon labour; mais à présent que les travailleurs ont les armes à la main, c'est-à-dire les outils pour continuer la lutte ou pour mieux dire le défrichage des terrains incultes, il n'est plus besoin de tenir l'ennemi au courant de nos agissements.

Quand on veut prendre la taupe, on ne bat pas le terrain à l'avance. Et puis, pourquoi déplaire encore aux ogres en carton qui gouvernent, en répétant nos

conseils qui doivent être certes gravés dans les cœurs révolutionnaires.

Puisque chacun connaît sa tâche, il n'y a plus qu'à se mettre à l'œuvre et nous riant des précautions des fesse-mathieux de l'autorité, agir chacun dans son coin, dans son rayon, sans mot dire, sans crier gare, sans association, sans groupement, le travail à faire doit être fait individuellement, afin d'éviter les faux frères, cette manière de faire a encore un autre avantage, ce sera de ne compromettre qu'un homme à la fois.

Les premiers laboureurs n'avaient qu'un soc à leur charrue, le progrès seul a donné des instruments à socs multiples, mais avec eux il faut posséder une force considérable, tandis qu'un homme seul dans un champ est un être isolé, ignoré, laissons donc au temps le soin de nous donner le travail d'ensemble.

Les anciens avaient le fumier pour meubler la terre, nous n'en manquerons pas nous, que diable. Aujourd'hui, on régénère le sol avec des produits chimiques, imitons ce travail, fumons et employons les procédés nouveaux aussi, ils sont plus expéditifs, plus actifs, moins encombrants, et nous mèneront plus sûrement, plus rapidement à l'heure si désirée de la récolte.

Ce jour-là, semblables aux moissonneurs, aux faucheurs qui se répandent dans les champs, dans la prairie, la faucille ou la faux à la main, nous couchons comme eux les épis et les brins d'herbes.

Quand le soleil a doré, mûri les blés, les bras qui ont labouré, ensemencé, qui ont tout le temps de la végétation élagué, sarclé les mauvaises herbes qui se glissent furtivement autour des brins producteurs, ces bras disons-nous seraient insuffisants, après ce dur labeur, à faire seuls tomber la moisson; il leur faut donc des aides conscients qui apportent leur concours pour garantir la récolte contre le retour offensif du mauvais temps, d'un ouragan; eh bien, pour que ces bras soient conscients, il faut bien qu'au préalable on apprenne à ces aides de la dernière heure à manœuvrer les outils que la nécessité leur mettra entre les mains.

Il a donc fallu que l'on expose la théorie des travaux à accomplir pour permettre à chacun de mettre fructueusement la main à la pâte.

Tous les hommes n'ont pas le même goût, le temps de fouiller le domaine des exigences, afin de s'en pénétrer. Il a donc fallu que les uns éclairent les autres. C'est fait, ou à peu près, dans de certaines proportions sans doute, mais que l'on peut augmenter tous les jours. Que l'on doit augmenter sans cesse, car il faut des bras auxiliaires pour le grand jour, et puis cette moisson sera pour tous.

Elargissons donc notre propagande, voyons à l'horizon le soleil darder ses rayons, le soleil qui mûrit, ce sont les persécutions d'abord, puis le développement des idées révolutionnaires; ensuite nos ennemis se chargent des unes, ne négligeons rien pour faire connaître les autres.

Préparons, préparons les bras. La moisson approche.

La Révolution dans l'Education

III

DE L'INITIATIVE ANTI-JÉSUITIQUE.

Rien ne s'oppose à ce que le système de l'enseignement mutuel soit appliqué dans toutes les branches des connaissances humaines; par conséquent, pour tous les âges, et à tous les degrés d'instruction.

Loin de là, son emploi aurait pour résultat de généraliser, en peu de temps, la diffusion des lumières, et d'élever promptement le niveau intellectuel des peuples.

L'intégralité scientifique ne saurait, sans les plus grands inconvénients, être restreinte à la jeunesse. Il y aurait injustice à exclure l'âge viril et l'âge mûr de cette participation.

Toutes les fractions du genre humain sont solidaires. Le bonheur des uns ne serait pas complet, s'il ne pouvait se réaliser qu'au détriment d'une partie de l'espèce.

On ne saurait s'élever avec trop d'énergie contre les prétentions de tout enseignement dogmatique.

Les maîtres ont beau jeu à préconiser un système qui favorise leur incurie, en les dispensant de s'ingénier, pour mieux inculquer les connaissances dans l'esprit de leurs élèves.

On exige une attention trop soutenue de la part des enfants.

Toutes les notions qu'on leur présente sont dictées comme des articles de foi, qu'il s'agit simplement de retenir, mais sur la valeur desquels leur intelligence n'est point appelée à s'exercer.

On pense pour eux au lieu de les mettre à même de penser directement. Toute explication est bannie, et toute interrogation de leur part est assimilée à une inconvenance.

Voilà le véritable moyen de fabriquer de petits crétins; il est vrai qu'on y réussit assez.

Il importe peu qu'on ressasse éternellement devant eux les mêmes sujets. C'est à leur entendement qu'il faut s'adresser bien plus qu'à leurs yeux et à leurs oreilles.

L'état d'hébétément dans lequel on les maintient en classe ne prouve nullement que leur attention soit éveillée. Ils sont comme ceux dont parle l'Ecriture: « Ils ont des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre. »

Les maîtres croient avoir fait merveille lorsqu'ils ont obtenu des enfants cette docilité purement extérieure, qui n'est que le signe de la crainte ou de la stupidité.

Tous leurs efforts demeureront stériles tant qu'ils n'auront pas fait vibrer, chez leurs auditeurs, les sentiments susceptibles de leur inspirer le désir, le goût, disons mieux: la passion de s'instruire.

Dans cet état d'attention active, spontanée, volontaire, l'élève fera infiniment plus de progrès que lorsqu'il est plongé dans cet engourdissement passif qui ravit d'aise les parents peu judicieux et les pédants.

L'art d'apprendre aux autres ce que l'on sait soi-même est un don des plus rares, et qui suppose un profond esprit d'observation chez celui qui en est doué.

Il ne suffit point, en effet, pour bien enseigner, de posséder à fond les matières que l'on doit communiquer à d'autres.

Le désir de s'instruire est, de la part des auditeurs, le principal auxiliaire du maître.

Le mérite de ce dernier consiste à faire naître ce désir chez ses élèves.

Pour cela, il doit savoir se mettre à leur portée, deviner leurs incertitudes, leurs difficultés de compréhension, se transformer en eux-mêmes, en un mot, pour leur aplanir les voies et les aider à triompher des obstacles.

Mais, s'il veut intéresser leur esprit, c'est leur sympathie qu'il devra s'attacher à conquérir. Le reste viendra par surcroît.

Les maîtres sont, en général, trop bavards ou trop maussades pour les enfants.

La trivialité de leur langage, non moins qu'une afféterie pédantesque s'alliant à la rigidité de leur personne, décourage les mieux intentionnés.

(A suivre.)

AUX TRAVAILLEURS DES CHAMPS

Compagnons des campagnes, depuis les événements de ces derniers temps surtout et les monstrueuses condamnations dont on a frappé plusieurs de nos, vous avez tous, sans doute, quel que soit le village que vous habitez, entendu parler de l'anarchie et des anarchistes. — Comment? Par qui? Quel tableau vous en a-t-on fait?

Nous sommes presque sûrs que tous les valets de la politique et du goupillon, vos seigneurs et maîtres les exploités de tout poil: châtellains, gros bourgeois, magistrats de toutes espèces, curés, gabelous, maltoutiers, gendarmes, etc., qui ont tout intérêt à conserver l'ordre de choses établi, qui est de jouir à vos dépens, ont dû vous faire un tableau bien noir de ces anarchistes. Ils ont dû vous les représenter comme des phénomènes, des êtres à figure monstrueuse, des bandits voulant tout détruire, ne rêvant que sang et carnage, et qui, s'ils devenaient les maîtres, saccageraient tout et tueraient tout le monde.

J'ai été élevé à la campagne et y ai vécu jusqu'à vingt ans; c'est à peu près l'idée que je me faisais et l'idée qu'on se faisaient des révolutionnaires quand on s'entretenait de politique et qu'on

parlait de guerre civile dans mon village.

Je me souviendrai toujours d'un de ces porte-soutane, curé de mon village, qui nous parlait quelquefois dans son sermon de révolutions et des révolutionnaires.

Il avait habité Paris, disait-il, et nous racontait que, pendant les révolutions, on voyait dans les rues de ces hommes à physionomies hideuses, portant de grands cheveux où s'encadrait une figure sinistre et des yeux terribles.

Voilà comment ils racontent l'histoire aux enfants et aux femmes, ces apôtres de la bêtise humaine. Nous l'écouions tous religieusement. Je vous laisse à penser combien nous accumulons de haine dans notre fragile imagination contre ces monstres farouches, les révolutionnaires.

J'ai peur, compagnons des campagnes, qu'il en soit ainsi chez beaucoup d'entre-vous; c'est pourquoi, je vous adresse ces quelques lignes. Ne préjugez donc pas, rendez-vous compte et vous verrez qu'il n'y a rien de semblable chez les anarchistes et que ceux qui vous le disent ce sont précisément ceux-là mêmes qui ont intérêt à vous conserver le plus longtemps possible leurs esclaves.

Jeune comme vous (c'est sur tout aux jeunes que je m'adresse), j'en avais jamais bien réfléchi pourquoi il y avait des riches qui jouissaient de tant de bien-être, tandis qu'il y en avait tant d'autres qui mouraient de misères de toutes sortes.

J'avais vécu jusqu'à cet âge sans m'apercevoir qu'il en pouvait être autrement, que les uns avaient raison d'avoir tout et les autres rien; je croyais que c'était chose fatale.

Il y avait, tout près de chez nous, un château habité par un noble (qui maintenant fait quelquefois du bruit au Sénat) devant lequel nous passions pour aller à l'école, et je me souviens que nous étions saisis d'admiration, mes petits camarades et moi, en voyant ce riche habiter un si beau palais, avoir tant de domestiques et tout à son aise. Quand il sortait de son parc, nous nous précipitions sur son passage pour pouvoir le saluer.

Nous avions le même peur pour le bourgeois, autre seigneur du village, juge de paix de l'endroit, qui avait aussi une belle maison et son avenue de sapins. De belle maison le curé, qui nous dirigeait tous moralement, plus pour celui-ci encore, peut-être; sans songer un instant que ces gens-là vivaient de la sueur de nos parents qui étaient dans les champs depuis 5 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, accablés en hiver par un froid glacial et en été par un soleil brûlant, tous noirs de poussière et exténués de fatigue pour nous gagner le morceau de pain bis qui devait, chaque jour, nous empêcher de mourir de faim. Nous croyions, je vous le répète, tout cela nécessaire, nous croyions qu'il fallait des riches pour faire vivre les pauvres.

Quelquefois cependant ces inégalités m'avaient traversé l'esprit; mais personne ne songeait guère à cela au pays, et les uns, de beaucoup les plus nombreux, continuaient à porter la chaîne de misère, pendant que les autres crevaient de plaisir et d'abondance.

Les hasards de la vie ou plutôt la lutte pour l'existence m'a conduit à la ville, car je m'imaginais qu'à la ville la vie était bien plus facile. Je me disais : les ouvriers des villes doivent être bien plus heureux que nous. J'avais bien entendu dire qu'ils se plaignaient et qu'ils faisaient des révolutions, mais en somme, je croyais qu'ils avaient tort de se plaindre.

J'ai vu depuis l'erreur dans laquelle j'étais. Et j'ai appris de plus que ici comme là, à la ville comme à la campagne, ce ne sont ni les ouvriers des villes, ni les ouvriers des campagnes qui ont tort; j'ai appris dis-je que les vrais coupables, ce sont leurs maîtres, cette minorité infinie d'opresseurs qui ont su, par des artifices ingénieux, enrégimenter la grande masse des travailleurs qui produisent tout et les faire travailler à la conservation de leurs privilèges.

Voilà les vrais détracteurs du peuple; voilà l'ennemi irréconciliable des travailleurs des villes et des campagnes, ce sont tous ces repus qui s'engraissent de leur travail, alors qu'ils manquent toujours eux, du plus strict nécessaire.

Voilà pourquoi je suis anarchiste, voilà pourquoi il y a des anarchistes, de ces bêtes féroces dont le nombre grossit tous les jours qui ont eu l'imprudence, qui ont poussé la témérité jusqu'à dire tout haut

à leurs compagnons de misère qu'il en pourrait être autrement, qu'il n'y a qu'à vouloir se révolter.

— Ce qui de ces coupables-là.

Je suis de ceux qui voudrais voir disparaître, je tiens à vous le dire en terminant, c'est cette antipathie qui règne encore entre l'ouvrier des champs et celui des villes; elle existe et c'est déplorable. Pourquoi? je n'en sais rien au juste.

Sachez donc, chers compagnons des campagnes, que nos grandes fabriques, nos grandes usines manufacturières, dans lesquelles nous sommes emprisonnés dans une atmosphère empoisonnée, 12 ou 14 heures par jour, pour un salaire dérisoire, ne valent pas mieux que vos pénibles travaux des champs. Sachez donc aussi, et surtout, que nous avons un ennemi commun : nos maîtres, et que nous devons nous tendre fraternellement la main, grouper nos forces pour pouvoir lui opposer un front de bataille assez large, contre lequel il viendra sûrement bientôt se briser.

CHRONIQUE LYONNAISE

Dimanche dernier a eu lieu la réunion privée annoncée dans notre dernier numéro; un grand nombre de révolutionnaires, sans distinction d'école, avait répondu à notre appel. L'ordre du jour était : entendre pour le 14 juillet.

Une commission chargée d'organiser une grande réunion publique pour le 14 a été nommée. A l'heure où nous sommes obligés de mettre sous presse, nous ne savons pas encore le lieu où se tiendra la réunion. La gent gouvernementale et policière n'est pas étrangère à ce retard.

Des affiches annonceront le lieu de la réunion.

Samedi dernier, a eu lieu, salle de la Perle, une réunion publique et contradictoire, malgré qu'on n'ait pu apposer les affiches que le samedi matin, plus de trois cents personnes, parmi lesquelles beaucoup de citoyennes, avaient répondu à notre appel; l'ordre du jour était : De la condamnation de Louise Michel et de ses coaccusés. Tous les orateurs se sont attachés à démontrer que tous ces procès n'avaient qu'un but, de détruire l'idée anarchiste, et de plus, faire des récidivistes, en condamnant pour crimes de droit commun tous les principaux révolutionnaires; presque tous s'accordent à déclarer aussi qu'il y a assez de propagande par la parole, que ce sont des actes qu'il faut. La bourgeoisie qui nous gouverne n'a plus peur maintenant de nos paroles, car elle sait trop bien que ce n'est pas en disant ce qu'elle est, qu'on la fera chanceler du haut de ces pouvoirs qu'elle occupe, ce qu'il faut, c'est de l'action, que les jeunes gens se mettent résolument à l'œuvre, qu'ils cessent de fréquenter toutes ces sociétés bourgeoises, sociétés chorales, instrumentales, de gymnastiques, de tir, etc., qui sont autant des entraves lâches, dans les jambes de la jeunesse pour la détourner d'étudier la question sociale.

Que la jeunesse s'habitue à étudier ce que la science bourgeoise nous enseigne, alors par ces moyens, la bourgeoisie sera bien obligée de restituer ce qu'elle vole arbitrairement tous les jours au détriment des travailleurs.

Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de nous servir des matières explosibles? Est-ce que les bourgeois s'en font faute pour enfoncer les portes du Tonkin? Donc suivons leur exemple, et la Révolution sera bientôt faite!

Ensuite, un orateur dit que les travailleurs n'ont pas de fête à faire, pas plus le 14 juillet qu'à une autre date, si nous devons faire quelque chose, dit-il, c'est de protester par tous les moyens dans la rue, et en arborant chez soi le drapeau rouge et le drapeau noir.

Ensuite, plusieurs propositions sont adoptées, protestant contre les condamnations infâmes dont sont victimes tous les jours nos amis révolutionnaires, se déclarent, en outre, solidaires de leurs actes, et déclarent qu'ils ne prendront part à la fête qu'en arborant le drapeau noir.

Une collecte est faite, moitié pour les détenus, moitié pour la Lutte, qui produit la somme de 9 fr. 10.

Une autre, pour la propagande révolutionnaire, produit 4 fr. 40.

Tribune Révolutionnaire

Les révolutionnaires à quelque école qu'ils appartiennent ont tous, ou la grande majorité au moins, éliminé la femme des discussions sociales ou de la propagande révolutionnaire, et cela par un reste de préjugés que nous voulons détruire.

La femme, à notre point de vue, est absolument l'égale de l'homme, et plus que lui, est exploitée, les fabricants de lois plus ou moins libérales la considérant comme l'esclave de l'homme, et ne lui reconnaissant que des devoirs, point de droits.

Nous, tout comme les hommes, nous voulons notre émancipation sociale, et c'est pourquoi nous avons fondé un groupe sous le titre : *la Dynamite*, cercle anarchiste international de femmes.

Notre but est de conquérir par tous les moyens notre liberté. Nous voulons aussi faire comprendre aux citoyennes qu'il est temps que nous nous révoltons, qu'il faut que nous surtout, qui élevons les enfants, qui leur indiquons les premières idées, qui les formons, en un mot, que nous nous groupions et que nous apportions notre part de dévouement à la transformation sociale.

Nous ne nous arrêterons pas sur le terrain politique, sur des considérations de suffrage universel, pour nous la représentation nationale n'étant qu'une duperie et un mensonge; un terrain sur lequel nous ne devons pas porter nos revendications.

Nous laisserons de côté aussi toutes ces farces gouvernementales avec lesquelles on berce les masses en leur faisant espérer des réformes telles que le divorce, etc.

Nous ne voulons pas du divorce, parce que nous ne voulons pas du mariage cette loi inique qui unit deux êtres comme le forçat au boulet.

Pour nous, il n'y a qu'une arme dont nous devons nous servir pour la Révolution, cette arme c'est l'agitation violente qui se place au-dessus du suffrage universel, du divorce, du mariage, au-dessus de toutes lois.

Au Groupement! Que partout des groupes de citoyennes se fassent pour la propagande publique, les compagnons la font assez, mais pour l'action.

Tous les moyens sont bons et nous les emploierons.

Nous n'avions pas jusqu'ici poussé le cri de révolte, mais aujourd'hui nous relevons la tête et nous saurons s'il le faut donner l'exemple.

Guerre aux exploités! Guerre à tous les oppresseurs quels qu'ils soient.

Nous ne nous arrêterons de frapper que quand cette classe odieuse qui nous gouverne aura disparu.

Vive la Révolution sociale!

Vive l'Anarchie!

Le groupe la Dynamite, cercle anarchiste international de femmes.

O Vidocq!! — Les vampires « républicains », dignes des plus grands éloges de l'empire et du cabinet noir, ne se contentent pas d'arrêter les socialistes qui luttent pour la justice sociale, il faut pour couronner leur infamie, qu'ils volent ce qui est destiné au souvenir des nôtres.

A l'occasion de l'anniversaire de la Ricamarie, les compagnons du groupe l'Aiguille avaient envoyé un bouquet d'immortelles rouges, en gare à Saint-Etienne, à l'adresse d'un compagnon qui fut arrêté le même jour, ainsi qu'une lettre renfermant une adresse aux vaincus et un sentiment de haine vengeresse contre les fascistes; tout cela n'a pas été remis au destinataire ni à personne. Est-ce que les administrations pourraient nous rendre des comptes?

Quant aux comptes que nous leur demandons bientôt, il faut qu'ils soient réglés.

Le groupe communiste-anarchiste l'Aiguille.

En présence du jugement monstrueux qui frappe des socialistes, la Jeunesse Révolutionnaire, qui a pour but l'union des jeunes révolutionnaires, croit que c'est manquer à son devoir que de ne pas envoyer une protestation énergique en faveur de la vaillante citoyenne Louise

Michel, et de ses coaccusés, les condamnés du 23 juin.

Ce que la bourgeoisie cherche dans ces procès odieux, c'est de jeter l'épouvante dans le parti révolutionnaire, et surtout aux nouveaux venus dans le parti, qui ne sont pas tout à fait imbus des idées de justice et d'égalité, c'est-à-dire qui font leurs études politiques, à seule fin d'arriver à l'idéal du bonheur humain, égalité de fait.

Elle espère en faisant de pareilles représailles arrêter la propagande révolutionnaire.

On ne s'arrête pas à de pareilles illusions, car si douze bipèdes enjuponnés ont rendu un jugement ignoble, dont le grotesque, le ridicule doit retomber sur le jury, et surtout sur le gouvernement qui ordonne de pareilles répressions; si leur but est d'arrêter la propagande des idées socialistes, nous espérons que la jeunesse qui ne manque pas d'énergie, ne s'arrêtera pas à ces accidents de détail et reprendra sa marche en avant.

Tout en envoyant une protestation énergique en faveur des condamnés, la Jeunesse Révolutionnaire flétrit les magistrats et gouvernants qui n'ont à cœur que la haine du peuple et la ruine de la France.

La Jeunesse Révolutionnaire.

Salut à ceux qui tombent!
Salut aux défenseurs de la Liberté,
de l'Egalité, de la Justice!
Mort à la bourgeoisie!

Le groupe anarchiste le « Tocsin. »

Par le fer, par le feu, que la bourgeoisie disparaisse.

La « Haine, » groupe d'action.

Sus à la bourgeoisie!

Le groupe le « Combat »

Compagnons,

Le groupe anarchiste le destructeur de l'exploitation, l'homme de la Ricamarie, proteste énergiquement contre les jugements iniques du compagnon Tricot et de la vaillante compagne Louise Michel et de leurs coaccusés, et proteste aussi avec énergie contre l'arrestation arbitraire opérée dernièrement sur la personne du compagnon Morel, et se déclare solidaire de leurs sentiments révolutionnaires. Le groupe flétrit avec toute son indignation juges et jurés qui ont prononcé ces iniques jugements.

Compagnons,

Un anarchiste révolutionnaire isolé dans la campagne, remercie les révolutionnaires embastillés de l'attitude énergique qu'ils ont tenue devant les tribunaux, leur adresse toute sa sympathie fraternelle, et espère que ces condamnations ne feront que recruter des adhérents dans le parti révolutionnaire et hâter l'heure de la vengeance générale. Courage, compagnons, l'édifice bourgeois tombe en décrépitude!

Vive la Révolution nihiliste! Vive l'Internationale!

Vive l'Anarchie! Mort aux inquisiteurs!

Compagnons,

Encore une fois, la bourgeoisie, représentée par les douze valets siégeant à la cour d'assises de la Seine et soutenus par ces renégats de l'humanité, vient de montrer son mépris pour les socialistes révolutionnaires, en condamnant Louise Michel et ses coaccusés, qui défendaient les meurtres de faim. Nous ne protestons pas, car nous n'attendions pas moins de cette bourgeoisie et magistrature infâmes; mais nous tenons à nous déclarer solidaires de leurs actes et nous leur envoyons toute notre sympathie.

Condamner, emprisonner et faire fusiller, c'est tout ce que vous savez faire; d'ailleurs, c'est votre rôle de classe.

Par toutes ces iniquités, croyez-vous retarder l'heure de la vengeance, non vile bourgeoisie, détrompe-toi, car, au contraire, tu ne fais que l'avancer, car nous ne pourrions supporter longtemps encore ce joug de fer. Et bientôt, oui, bourreaux du peuple, bientôt, les travailleurs, las de la férocité de ces brutes qui se disent les défenseurs de l'ordre et qui ne sont que des faiseurs de désordres, les travailleurs, disons-nous, groupés

sous les plis de l'étendard rougi du sang
des martyrs, crieront vengeance !

*Le groupe Les Sans Pitié de Grenoble
et Fontaine.*

Compagnons de la Lutte,

Indigné de l'odieuse condamnation que
viennent de subir Louise Michel, Pouget
et Moreau, le groupe révolutionnaire les
Va-mu-pieds de Roubaix, nouvellement
constitué, flétri les juges inquisiteurs qui
ont agi sous un même régime que sous
l'empire, nous n'oublions pas cet odieux
jugement le jour où nos forces révolutionnaires
feront ouvrir les portes de ces
cachots terribles où nos prisonniers gé-
missent pour avoir défendu sur cette terre
l'œuvre d'humanité qui doit régner pour
tous les êtres humains, nous nous venge-
rons au grand jour de lutte pour délivrer
de ces affreuses prisons les victimes qui
luttent pour faire apparaître le règne de
justice et de l'égalité et nous jetterons
au pilori tous ces hommes qui vivent aux
dépens de la sueur des travailleurs.

Le groupe les Va-mu-pieds.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer
le procès-verbal d'une réunion tenue à
Bordeaux, notre cadre trop restreint ne
le permettant pas.

Donc, à Bordeaux, a eu lieu une réunion
organisée par nos amis sur les condam-
nations de Louise Michel et de ses co-
accusés, disons tout d'abord que, consé-
quents avec leurs principes, ils n'ont pas
nommé de bureau, mais seulement un
secrétaire chargé de faire le procès-ver-
bal. Dans cette réunion, nos amis Marnay,
Guérin, Chapouille, Toyon ont successi-
vement pris la parole et démontré aux nom-
breux travailleurs qui étaient présents com-
bien étaient injustes les diverses condam-
nations infligées aux révolutionnaires par
de vils bourgeois qui se cachent sous une
toge, trop lâches qu'ils sont pour oser
affronter le peuple.

Ensuite, la protestation suivante, que
nous insérons en entier, est adoptée à
l'unanimité.

Considérant : 1° Que tous les gouver-
nements se valent et se ressemblent et que
concomitant au même but — l'asservissement
des gouvernés — ils sont dans l'obligation
d'user des mêmes moyens à savoir : la
corruption, l'intimidation et finalement la
répression ;

2° Que la République bourgeoise en
tant que gouvernement est le pire, parce
que mentant à son principe, elle est
fatalement entraînée à enter l'hypocrisie
sur les abus innombrables que tout gou-
vernement comporte en lui-même ;

3° Que la classe bourgeoise, non con-
tente d'avoir froidement ordonné les
massacres de la semaine sanglante, a de
plus essayé dans tous ses écrits et dans
tous ses discours de ternir la mémoire
des plus vaillants défenseurs de la Répu-
blique, ne reculera pas pour défendre ses
privilèges devant l'organisation de nou-
velles hécatombes de prolétaires, dût le
nombre de victimes, atteindre plusieurs
centaines de mille ;

4° Que les injustes et monstrueuses
condamnations prononcées par les juges
bourgeois contre les pionniers de l'avant-
garde républicaine à : Riom, Moulins,
Lyon et tout récemment à Paris contre
Louise Michel et ses coaccusés, dé-
montrent péremptoirement qu'il n'y a pas
de pacification possible entre la classe
bourgeoise, capitaliste, des exploiters et
parasites, et celle prolétarienne, produc-
tive et exploitée, que le règne de la
justice et de l'égalité ne sera un fait ac-
compli que lorsque la classe bourgeoise
aura disparu pour faire place à une seule
catégorie d'hommes : celle des Travail-
leurs.

Par conséquent, en raison de ce qui
précède, les révolutionnaires de Bor-
deaux, réunis en meeting public, salle
Lechat, loin de demander grâce aux
bourreaux pour leurs victimes — ce qui
par parenthèse abaisserait le caractère de
celles-ci et serait peu digne en même
temps des révolutionnaires qui, au lieu de
suivre leur exemple iraient pour ainsi
dire baiser la main qui vient de frapper
leurs amis — livrent au contraire au
mépris public les juges qui ont édicté de
pareilles monstruosités, ainsi que le gou-
vernement qui les encourage.

Dimanche, 8 juillet, à la salle de
l'Eldorado, a eu lieu une réunion publi-
que des révolutionnaires marseillais pour

protester contre les condamnations de nos
amis de Paris.

L'ordre du jour suivant a été adopté à
l'unanimité :

« Les socialistes révolutionnaires réu-
nies à la salle de l'Eldorado, protestent
contre la condamnation infligée à nos
amis Louise Michel et ses coaccusés ;
les ayant voulu condamner comme vo-
leurs, nous déclarons fièrement et hau-
tement que les voleurs sont ceux qui ont
prononcé le jugement.

« Nous, socialistes révolutionnaires,
nous votons le blâme le plus énergique
et nous nous rendons solidaires des actes
commis par la citoyenne Louise Michel
et ses coaccusés.

« Je demande que les citoyens qui
auront le courage de voter mon ordre du
jour s'engagent à mettre à mort, le jour
où ils l'auront en présence, un des jurés
de la Cour d'assises de la Seine.

« Signé : Marius FABRE. »

La séance est levée à 5 heures du soir
au cri de : Vive la Révolution !

Aussitôt après la réunion, nos amis
Dupay, président de la réunion et le
compagnon Marius Fabre, auteur de
l'ordre du jour, ont été mis en état d'ar-
restation.

Nos amis du groupe *la Haine* nous
font parvenir ce manifeste qui a été affi-
ché sur les murs de Paris la semaine der-
nière ; nous le publions pour qu'il puisse
servir d'exemple à tous nos amis.

Travailleurs,

Dans quelques jours c'est le Terme,
jour où cet ignoble prisonnier qu'on ap-
pelle propriétaire (propriétaire de quoi ?
puisqu'il ne travaille pas), cet être va se
présenter dans vos taudis pour vous ex-
torquer, appuyé par la loi, une grande
partie de votre salaire déjà dérisoire sans
s'inquiéter si vos femmes, vos enfants
ont de quoi manger ou se vêtir.

Que lui importe en effet, que vous cre-
viez de faim, ne faut-il pas qu'il vive,
qu'il jouisse, cet abject fainéant qui n'a
d'autres moyens que le vol et l'assassinat,
protégé qu'il est par une nuée de mou-
chards, par les forces gouvernementales.

Compagnons, il y a trop longtemps que
nous sommes volés et égorgés pour le
profit de nos maîtres. Il y a trop long-
temps que nos fils et nos frères se font
massacrer dans des expéditions infâmes
pour emplir les caisses des seigneurs du
Capital.

Assez de faiblesses ! assez de lâchetés !
Que tous ceux qui souffrent, que tous ceux
qui ont faim se lèvent et détruisent à ja-
mais la cause de leur misère, c'est-à-dire
les Capitalistes.

Ce qu'il faut donc détruire, ce n'est
pas telle ou telle forme de gouvernement
c'est l'ordre social actuel, c'est le vol et
l'assassinat organisés sous le couvert de
la loi par les exploiters, c'est le patron
qui a accaparé l'usine et les instruments
de travail, c'est le propriétaire qui dé-
tient le sol et l'exploite à son profit.

Travailleurs, reprenons notre bien, re-
prenons le fruit de nos sueurs. Ne payons
plus cet impôt inique, le Terme. Que cette
date du 8 juillet marque la première éta-
pe de la prochaine Révolution qui veut
établir la Justice et l'Egalité !

Plus de lâches subterfuges ! S'il s'en
trouve que l'on expulse, qu'ils résistent
par la force ; si nous sommes contraints
de céder, « incendions les palais de nos
maîtres ».

Prouvons ainsi à nos lâches exploi-
teurs que nous sommes las de supporter
la misère et la faim !

Mort aux propriétaires, aux exploiters.
Vive l'Anarchie !

Vive la Révolution sociale !

Le groupe La Haine.

A Marseille, dans toutes les fabriques
d'huiles, tous les ouvriers ont quitté leurs
travaux demandant une augmentation de
salaire et une diminution d'heures de
travail ; naturellement, messieurs les ex-
ploiteurs ont refusé d'adhérer à ces de-
mandes dérisoires. Une grande agitation
règne parmi les grévistes, la gendarmerie,
la police et toute la séquelle admini-
strative et gouvernementale est sur
pied, les uns patrouillant et prêts à faire
feu sur le moindre signe des autres.

Et comme toujours, en pareil cas, un
grand nombre d'arrestation ont été faites
et les condamnations ne se sont pas fait
attendre, car plusieurs, déjà, ont des

peines variant de 6 à 4 mois de prison,
pour entrave à la liberté du travail.

Oh ! dérision ! Dire que nos exploiters
ont le droit de nous faire crever de faim
sans que pour cela ils soient condamna-
bles, et que nous, quand nous demandons,
bien timidement il est vrai, une augmen-
tation pour suffire à nos besoins naturels,
toute la gent policière est à nos trousses
pour nous enfermer dans leurs bastilles
modernes pour de longues années.

Ah ! si au lieu de demander pacifique-
ment, nous le prenions violemment, nous
ferions bien mieux, et la classe bourgeoise
serait bien vite anéantie.

La corporation des ouvriers serruriers
de la commune de Marseille, réunie en
assemblée générale le 1^{er} juillet 1883,
dans la salle du Kiosque, rue du Chêne, 2,
a adopté de soumettre à MM. les entre-
preneurs de serrurerie, le tarif d'aug-
mentation de salaire suivant, approuvé à
l'unanimité par ladite Assemblée :

Ouvriers forgerons... 7 fr. par jour.

» ajusteurs... 6 fr. par jour.

Heures supplémentaires 50 pour 100.
Les dimanches et jours fériés, toutes
les heures seront comptées comme sup-
plémentaires, c'est-à-dire 50 pour 100.

DÉPLACEMENTS

Les déplacements dans la commune
de Marseille... 2 fr. par jour.

Hors la commune de
Marseille... 3 fr. par jour.

En présence des nouvelles condamna-
tions qui viennent d'atteindre récemment
encore les plus ardents défenseurs de la
cause sociale, le comité de secours aux
détenus politiques fait un appel énergique
à la solidarité de tous les partisans du
du progrès humanitaire, les victimes
sont nombreuses et les besoins pressants.

Chaque jour la bourgeoisie fait de
nouveaux martyrs, dont beaucoup laisse
une nombreuse famille sans ressource
aucune, tous les socialistes, tous les travail-
leurs doivent donc faire œuvre de solidarité
en contribuant chacun dans la mesure de
ses forces, à soulager ses nombreuses
victimes de la féodalité capitaliste et de
la magistrature servile.

P.-S. — Les citoyens qui désirent des
listes de souscription, peuvent s'en pro-
curer chez Denhomme, rue du Treuil,
144, ou chez Perrelle, rue de Montaud,
24, à Saint-Etienne.

PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

FULMI-COTON

Appelé aussi coton-poudre, pyroxiline.
Cette matière explosive est précieuse
non-seulement par sa force considérable,
mais aussi par son extrême facilité de
préparation.

Voici comment on opère :

On verse dans un vase un volume
d'acide azotique (eau forte) et trois vo-
lumes d'acide sulfurique (vitriol). On
mélange le tout au moyen d'une pelle ou
d'une spatule, puis on laisse refroidir
(le vitriol mis en contact avec l'eau-forte
produisant un dégagement de chaleur
assez fort). Quand cette masse liquide
est froide, on y jette du coton cardé, du
vieux linge, du papier, de la sciure de
bois, etc., enfin tout autre corps con-
tenant de la cellulose. (Choisir de préfé-
rence le coton cardé.) Ce coton doit être
complètement immergé, les acides doi-
vent le recouvrir entièrement, parce que
si une partie restait en dehors, on pour-
rait craindre une explosion. Quand on a
trempé le coton pendant vingt minutes,
on le retire, on le presse fortement pour
en exprimer les acides et on le plonge
dans une grande quantité d'eau dans la-
quelle on le divise, on renouvelle l'eau
plusieurs fois, afin qu'il ne reste plus de
traces d'acides ; il est bon, quand c'est
possible, de mettre ce coton dans l'eau
courante et de l'y laisser séjourner pen-
dant un quart d'heure environ. Il ne
reste plus qu'à comprimer, à presser
fortement le coton ainsi lavé et à le lais-
ser sécher à l'air.

On peut mettre indifféremment plus
ou moins de coton dans le mélange d'a-
cides, selon qu'on a besoin de plus ou
moins de matière explosive ; mais ce
qui est important, je le répète, c'est
d'avoir soin que toute la masse solide

soit enfoncée dans le liquide, afin d'évi-
ter les accidents.

Le fulmi-coton, ainsi préparé, doit être
comprimé, c'est-à-dire fortement pressé
dans la boîte ou dans la bombe, car il
faut toujours qu'il soit renfermé, autre-
ment il brûlerait à l'air sans détonner. Il
est indispensable d'appuyer la boîte
contre le monument qu'on doit faire sau-
ter, et mieux de l'introduire dans un trou
fait préalablement dans le mur. On met
le feu au coton-poudre au moyen
d'une mèche, d'une capsule, de l'élin-
celle électrique ; la force de cette ma-
tière est de quatre fois celle de la poudre
ordinaire ; mouillée, elle conserve sa
puissance et son inflammabilité. On ne
peut l'employer dans les armes à feu,
parce que c'est une *poudre brisante*.

Quand on veut faire servir le fulmi-
coton comme poudre de mine, il est bon
de lui ajouter les 9/10^e de son poids de
salpêtre (900 grammes de salpêtre pour
10 grammes de fulmi-coton) ; une très
petite quantité de cette matière fait sauter
de gros quartiers de rocs.

Le coton-poudre a deux grands incon-
vénients : il est d'abord dangereux à con-
server, puisqu'il suffit d'une faible éléva-
tion de température pour le voir prendre
feu spontanément ; puis la fabrication en
est fort onéreuse (7 francs le kilog.).

Ce n'en est pas moins un excellent
produit, appelé, je l'espère, à rendre de
grands services à l'humanité souffrante.

AUTRE COMPOSITION INCENDIAIRE

Cette composition est employée pour
le chargement des bombes et des obus
incendiaires ; elle brûle avec une flamme
très intense qui se communique très faci-
lement au bois.

Elle se prépare avec :

Poudre à fusil ou à canon... 3 parties

Pulvérisé... 4 parties

Soufre... 16 parties

Salpêtre... 4 parties

(Le pulvérisé est de la poudre à canon
très fine et bien plus menue que la pou-
dre ordinaire.)

On fond le soufre dans une terrine, à
une douce chaleur, puis on y introduit
peu à peu les autres éléments (c'est-à-
dire poudre, pulvérisé et salpêtre), préa-
lablement mélangés.

Quand tous les ingrédients ont été jetés
dans le soufre en fusion, on remue le
tout au moyen d'une spatule, pendant
quelques instants. On laisse alors refroidir
la masse, puis on la casse par mor-
ceaux, ou si l'on veut, on la coule dans
des cartouches en papier.

PETITE POSTE

Aux groupes anarchistes de Roubaix :
Nous n'avons rien reçu.

Hitz, à Paris : C'est par oubli si elle
n'est pas insérée.

Numéro 1 : Nous publions
Citoyenne Rouchy : Arrivée trop tard.

*Le Procès des anarchistes devant la
police correctionnelle*, est en vente
à Marseille, chez :

M. Henry, marchand de journaux,
cours Belzunce.

M. Vincent, marchand de journaux,
Grand-Chemin d'Aix, 4.

Madame Dumont, marchande de jour-
naux, kiosque, avenue de Noaille, 1.

Madame Sauvage, cours Belzunce.

Madame Allemand, cours Saint-Louis.

M. Romand, libraire, grand chemin de
Rome, 197.

VIENT DE PARAÎTRE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE

PROCÈS DES ANARCHISTES

Devant la Police correctionnelle
et devant la Cour d'appel

Interrogatoire et défense de chaque
accusé, in extenso

Cet ouvrage forme un volume grand
in 8^o de plus de 200 pages.

Prix : 1 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus
politiques.

Pour les demandes, s'adresser :

Pour Lyon, au bureau du journal *la
Lutte*, rue de Vauban, 26 ;

Pour la province, au cit. yen Louis Chau-
tant, rue Moncey, 112, Lyon.

Le Co-Gérant : L. CHAUTANT jeune.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52
(Association syndicale des Ouvriers typographes)

LE BEAU JOUR DU 14 JUILLET

POÉSIE ANTI-BOURGEOISE

DIX CENTIMES

Par UN MEURT-DE-FAIM

DIX CENTIMES

En mil sept cent quatre-vingt-neuf
Sur les débris de l'édifice féodal,
La bourgeoisie construisit de neuf,
La Bastille du Capital ;
Ce fut pour elle un jour de gloire,
Mais pour nous un jour de malheur,
Car elle a su nous faire croire
Que nous n'aurions plus de douleurs.
Aussi, voyez quand vient la fête
Appelée le quatorze juillet,
Comme elle sait parer sa tête,
De tous les plus beaux bouquets.
Les balcons et les fenêtres
Sont brillamment illuminés,
Et les bourgeois pour se repaître,
Lancent d'innombrables fusées.
Drapeaux et feux de Bengale,
Tout fait son apparition ;
Pour, de la Bastille féodale,
Rappeler la démolition.
Tu as raison, infâme bourgeoisie,
De fêter ce jour si beau pour toi ;
Tu mis au grand comble l'orgie
Dès que tu n'eus plus de roi.
En célébrant ta fête avec pompe,
Tu jettes de la poudre aux yeux
Du pauvre peuple que tu trompes
Et rends toujours plus malheureux !
Tu crois par tes feux d'artifice
Et tes salves d'artillerie,
Masquer ton infâme édifice
Dégradant, avilissant, pourri ;
Mais son odeur est si infecte,
Que personne n'ose y toucher,
Et l'homme qui se respecte
N'ose pas même t'approcher.

En ce jour tu pares ton être
De tes vêtements les plus beaux
Et tu chantes par les fenêtres,
Le Gloria in excelsis Deo.
Tu gonfles ton ventre de Tartufe,
La digestion tu ne crains pas,
Tu manges les canards aux truffes,
Tu fais enfin de bons repas.
De partout on lit la devise :
Liberté, Justice, Egalité !
Dans tes grands banquets tu te grises,
En buvant à la Fraternité.
En plein air tu fais des grands bals,
La musique joue très joyeuse,
De partout, tu fais bacchanal
Pour ta grande fête pompeuse ;
Tu ne crains pas les énormes dépenses,
Que coûtent tes plaisirs d'un jour,
Car dans tes beaux salons tu penses :
Ce sont les ouvriers qui payent toujours.
Oui, c'est toujours Jacques Bonhomme,
Qui paie tes énormes festins,
De plus en plus tu l'assommés
En lui disant : c'est ton destin.
Et vous croyez capitalistes infâmes,
Que les troupes des braves affamés,
Persisteront de voir leurs pauvres femmes
Et leurs enfants par la faim déchirés ?
Non, car il faut que tout cela se termine ;
Que chaque ouvrier en digne combattant,
Vers les châteaux, en armes s'achemine
Qu'avec plaisir il voit couler ton sang.
Que tes palais soient réduits en poussière,
Que tes écrits soient tous incendiés,
Afin qu'un jour les nobles prolétaires,
Par la révolte se voient justiciés.

Te souviens-tu, dis donc, ô bourgeoisie,
Lorsque du temps de la Révolution,
Tu t'écriais : A bas la tyrannie !
A la Bastille ! A la démolition !
Il fallait bien que tu eusses de l'audace
Pour arriver jusqu'au point où tu es,
Pour t'emparer de la première place,
Qu'abandonnait le noble qui fuyait.
Mais aujourd'hui tu vois bien que le peuple
Veut comme toi prendre place au soleil,
Que l'Egalité rend la vue aux aveugles,
Que la justice met le monde en éveil,
Que les ouvriers connaissent leurs misères
Et que ne voulant plus mourir de faim,
Ils sauront tous te réduire en poussière
Pour que chez eux la misère ait pris fin.
Tu crois peut-être, sous une autre figure,
Nous apparaître et nous dicter des lois,
Accompagnée de l'horrible tonsure,
Couverte de crimes et digne sœur à toi.
Le temps n'est plus où la foule ignorante,
Armée de piques, portant le drapeau noir,
Marchait au gré de la foule intrigante
Qui la menait pourtant à l'abattoir.
Si, aujourd'hui, au jour de la Révolte,
Le peuple marche au gré des intriguants,
Il n'aura rien pour prix de sa récolte,
Et pour d'infâmes, il verserait son sang.
Mais au grand jour, le peuple avec hardiesse,
Armé de poudre et jouant du couteau,
Fera sauter vos grandes forteresses
Pour mettre tous les bourgeois au tombeau.
Les aspirants, les têtes de colonne,
Comme vous seront tous foudroyés,
Nous ne ferons pas comme firent les hommes
De votre grand jour, le 14 juillet.

Il faut enfin que tout cela finisse,
 Qu'il n'y ait plus de pauvres exploités,
 Qu'il n'y ait plus qu'une seule devise :
 Egalité, justice, humanité.
 Que les voleurs soient saisis par la gorge
 Et exterminés avec tous les soins,
 Afin que chacun travaille selon ses forces
 Et qu'il reçoive selon tous ses besoins.

LA LOI DE LA NATURE

Les exploiters crient tous les jours
 Pour dégoûter toute espérance,
 « Les hommes se feront toujours
 « Une éternelle concurrence ;
 « Chacun cherchera toujours à exploiter ses voisins,
 « Les plus forts écraseront les petits quoique malins.
 « Cette loi nous vient de la source la plus pure,
 « Car c'est la loi de la nature.
 « Regardez donc les animaux :
 « S'il ont une proie, vous voyez qu'aussitôt
 « Le plus solide en écarte ses concurrents,
 « Et ne lâche sa proie d'entre ses dents
 « Que lorsque son ventre fait bonne mine
 « Tant pis si autour on crie famine.
 « Voyez les plantes : la plus robuste épanouie
 « Prend avec aise son envie,
 « Sans s'inquiéter si les petites herbes
 « Ont de quoi faire pousser leurs germes.
 Voilà ! s'écrient alors nos exploiters,
 Avec triomphe et joie dans tout leur cœur :
 « Voilà la loi, c'est au plus fort,
 « Il n'y a que cela. » Mais ils ont tort.
 Et fiers de cette conclusion, ces gros ventres de terre
 Ecrasent sans pitié les maigres prolétaires
 Eh bien ! messieurs, en exploitant
 Que faites-vous en nous disant :
 « Je me conforme aux végétaux
 « Et à la loi des animaux. »
 Vous faites simplement qu'en vous
 L'intelligence est comme chez les loups,
 Puis, vous prenez les ronces pour modèle,
 Ah ! vraiment, messieurs, votre opinion n'est pas belle ;
 Mais, si cela vous fait gloire, gardez vos opinions
 Et retenez bien aussi ce que nous vous disons :

Que notre espèce n'est pas faite
 Pour agir comme les plantes et comme les bêtes,
 Notre race est construite de façon
 Et de manière à produire la raison,
 Elle ne peut pas vivre à la manière des végétaux,
 Ni se conformer à la loi des animaux ;
 Donc si vous aviez un peu réfléchi,
 Vous vous seriez gardés de nous citer ici.
 La loi de la nature comme étant la vôtre,
 Etant (dans ce sens-là) bien au contraire la nôtre.
 Dans la nature, si le plus fort
 Ecrase le plus faible, il a tort ;
 Mais le plus faible est absolument libre
 De tenter tous ses efforts pour l'empêcher de vivre.
 Par exemple, quand un animal
 En attaque un autre et lui fait mal,
 Celui qui attaque n'a pas les gendarmes
 Pour empêcher la victime de résister aux armes,
 Si le faible parvient à éventrer
 Le plus fort et peut le terrasser,
 Ah ! compagnons, je vous le dis,
 Pour le plus fort, c'est un tant pis,
 Personne ne lui a aidé, et le faible vainqueur
 S'en retourne chez lui la joie rempli son cœur ;
 Il en est de même chez les plantes,
 Et si parfois l'envahissante
 Est étouffée par d'autres qui grimpent autour d'elle,
 La nature n'envoie aucun agent rebelle
 Donner ordre aux herbes modestes
 De circuler sans faire gestes
 Et sans gêner assurément
 La grosse dans son épanouissement.
 En résumé la loi de la nature
 Est celle du plus fort qui torture
 Tout ce qui le gêne. Mais ce plus fort
 Ne reçoit de la nature, ni aide ni renfort,
 Il n'a que lui pour livrer bataille
 Gagner victoire et la médaille,
 Voilà la loi de la nature, tandis qu'en vérité,
 Il n'en est pas de même dans la société.
 Les exploiters sont soutenus, mais pourraient ins-
 tantanément
 Être écrasés comme des puces et des serpents,
 Par nous qui sommes les exploités, les malheureux,
 Etant beaucoup plus forts et beaucoup plus nombreux.
 Par quel moyen ont-ils cette force garante,
 Ce n'est que par la population ignorante,
 Par les bras des armées de toute nature,
 Par les gendarmes et l'aide de la magistrature
 Qui condamne le moindre révolté
 Qui réclame son droit et veut l'égalité ;

Or, qu'est-ce que l'armée et les gendarmes.
 Ce sont des fils du peuple qu'ils mettent sous les ar-
 mes,

Et qu'ils dressent avec précaution,
 Pour réprimer la moindre rébellion ;
 Donc, messieurs les exploiters, lorsque le peuple à
 l'avenir

Comprendra combien est folie de vous soutenir,
 Vous qui faites fortune de la misère
 Du pauvre ouvrier que vous roulez par terre,
 De celui qui rampe à plat ventre et sur ces mains,
 Et qui ne peut jamais manger son sou de pain,
 Vous tenez les ouvriers sous votre lourd pressoir,
 Mais ils vont vous prouver qu'il veulent tous y voir.
 En étudiant combien vous êtes dangereux,
 Ils vous égorgeront pour être plus heureux
 Ou ils vous forceront à ne plus les exploiter,
 Et à prendre des outils pour aller travailler.
 Vous crierez tous en chœur : « A nous les baïonnettes »
 Mais les soldats tranquilles, comprenant vos sornettes,
 Emporteront leurs armes en quittant le métier
 Pour entrer au service de la société ;
 Vous aurez beau hurler : à la garde !
 Tous ces hommes aussi, ayant quitté les armes,
 Hausseront les épaules d'entendre vos propos,
 Ils feront demi-tour en vous tournant le dos,
 Vous aurez beau dire à la magistrature :
 « Condamner ces gredins qui sont de race impure, »
 La magistrature les condamnera,
 Mais le geôlier en acquittant vous dira :
 « Messieurs, voyez-vous maintenant la prison
 « Ne sert plus que pour mettre le vin et le charbon,
 « Les condamnés ne veulent plus y entrer.
 « Nous n'avons plus de troupes pour les y forcer,
 « Les gendarmes se moquent tous de vous,
 « Ils font des pieds de nez en disant vous êtes fous.
 « Pour quant à moi, devenu bon garçon,
 « Je mets les clés dessous le paillason. »

Voilà le raisonnement que l'intelligence nouvelle
 Fait tous les jours éclore dans nos grandes cervelles,
 Sans doute la raison n'est pas encore bien forte
 Ni bien grande, mais patience et ouvrons-lui les portes,
 Alors de tous côtés elle s'agrandira,
 Et de plus en plus elle se développera,
 Car cette raison est si noble et si belle,
 De plus elle est immortelle,
 Qu'on la pourchasse, qu'on la torture pour l'abattre,
 Qu'on l'étouffe et qu'on la mette dans un cloître,
 Dans les ténèbres les plus épaisses,
 Dans les profondeurs des grandes forteresses,

Qu'on coupe toutes les têtes qui parlent d'elle,
 Rien n'y fait, et de plus en plus belle
 Elle s'avance l'épée au bout du bras
 Pour mettre tous les monstres au trépas,
 En voudrait-on la preuve? nous leur en citerons.
 Quel est le plus grand ennemi de la raison?
 C'est le clergé; il a fait brûler les livres
 Et les hommes qui, voulant être libres,
 Proclamaient la raison et voulaient en finir.
 Le clergé avait tout pour se soutenir,
 Il avait la richesse et la force en volant tous les biens
 De ceux qui n'étaient pas chrétiens.
 Le pauvre était alors très malheureux,
 Mais maintenant il danse joyeux
 Devant le clergé qui regarde piteusement
 Et voit venir à lui son propre enterrement;
 En soixante et onze on a cru empêcher
 Le développement de la raison et l'arrêter
 En supprimant les hommes de talent
 Qui voulaient que l'ouvrier fût le plus grand,
 On voulait en vérité
 Modifier notre société.
 Malgré cela, l'évolution s'est si bien faite,
 Que maintenant ces réformes honnêtes
 Ne sont plus à notre niveau.
 Il faut beaucoup plus loin et beaucoup plus haut,
 Ainsi c'est peine perdue pour ces réactionnaires
 Qui veulent refouler cette justicière,
 Qui porte avec elle le droit,
 La vérité et la science qui s'accroît,
 Oui, c'est peine perdue, car ils ne l'anéantiront pas,
 Ils ne pourront pas même lui retarder ses pas,
 Lorsqu'ils la croient morte et terrassée,
 Ou sous les décombres étouffée,
 Elle va comme la flamme qui couve
 Lorsqu'une épaisse couche la recouvre
 Lance son jet lumineux et écarlate
 A la moindre fissure elle éclate;
 Telle est la loi de la race humaine,
 C'est l'incessant progrès, l'intelligence même,
 C'est l'éternel développement,
 De tout ce qui est un bon raisonnement,
 Saluons donc cet avenir de justice et de liberté
 Qui porte dans ces flancs le bonheur de tout l'humani-
 [té,
 C'est d'elle que naîtront les hommes de raison
 Qui nous rendront justice par la Révolution.

LE MINEUR

QUI VEUT MANGER A SA FAIM

Sur l'air de Garibaldi

PREMIER COUPLET

Je suis un de ces meurt-de-faim
 Qui traient leur ventre par terre
 Couvert de haillons, de misère,
 Ayant à peine un bout de pain.
 Travaillant plus que j'ai de force,
 Pour enrichir tous ces bourgeois.
 Aussi, je m'arme d'une torche
 Pour brûler ces infâmes lois.

Refrain

Je suis un des justiciers
 Qui ne veulent ni dieu ni maîtres,
 Qui ne rêvent que le bien-être
 De toute la société (bis)
 Et la liberté.

DEUXIÈME COUPLET

Je travaille péniblement
 Pour nourrir d'énormes sangsues,
 Sucant le pauvre ouvrier qui sue,
 Souvent sans pain, sans vêtements,
 Aussi, croyez-moi, mes chers frères,
 Egorgeons donc tous ces voleurs,
 Qui nous mettent dans la misère
 Vivant du fruit de nos sueurs.
 Je suis, etc.

TROISIÈME COUPLET

Le capital nous asservit,
 C'est le vrai dieu par excellence.
 Les bourgeois font des révérences
 Devant l'objet de leurs ennuis.
 Ils voudraient nous courber l'échine
 Devant monsieur le Dieu Monnaie,
 Mais non, la nitro-glicérine
 Nous donnera la liberté.
 Je suis, etc.

QUATRIÈME COUPLET

Il nous faut donc, en vrais héros,
 Débarrasser de tous les maîtres,
 De tous les dieux, de tous les prêtres,
 Qui nous rongent jusque les os.
 Prenons donc de la dynamite,
 Un fusil et un grand couteau,
 Et plongeons tous ces hypocrites,
 Ces inutiles au tombeau.

Refrain final

Soyons tous des justiciers,
 Tuons tous les dieux, tous les maîtres,
 Alors, nous aurons le bien-être,
 Le bonheur de l'humanité (bis)
 Et la liberté.

TRIBULATIONS ET DEVOIRS

D'UN SOLDAT

PREMIER COUPLET

J'avais alors vingt et un ans,
 A la fleur de mon âge,
 On me fit aller au régiment
 Pour être à l'esclavage.
 On commence à nous mener dur,
 Etant à l'exercice,
 Car tous ces hommes au cœur impur
 N'ont qu'la sal' de police.

Refrain

Généraux, commandants,
 Capitaines, adjudants.
 Tas d'assassins des peuples,
 Vous faites de l'argent
 Du sang des innocents
 Que vous rendez aveugles

DEUXIÈME COUPLET

Après quelqu' temps dans le métier,
 Les Kroumirs se révoltent,

Ils veulent les propriétés
Que les colons leur volent,
Mais les bourgeois très mécontents
De l'acte libertaire,
Traient ces hommes de brigands,
De voleurs sanguinaires.
Généraux, etc.

TROISIÈME COUPLET

Le bruit commence à retentir
Dans toutes les casernes,
« Qu'il faut appliquer aux Kroumirs,
« Un carnage superbe.
« Ils sont tous venus pour piller,
« Nos chers colons honnêtes,
« Il faut pour les civiliser
« Faire sauter leur têtes.
Généraux, etc.

QUATRIÈME COUPLET

Des régiments on fit le choix,
Pour l'Afrique on s'embarque,
Tout mettre à sang voilà la loi
De messieurs les monarques ;
Piller, violer les innocents,
Voilà la jouissance.
Des infâmes buveurs de sang,
Qui gouvernent la France.
Généraux, etc.

CINQUIÈME COUPLET

Nous arrivâmes à bon port,
Dans la ville de Bône,
On dressa la niche à Médor,
Maison qui semble un cône.
Mais les officiers muscadins,
Que l'argent accompagne.
A l'hôtel ils noyent leurs chagrins
Dans le vin de Champagne.
Généraux, etc.

SIXIÈME COUPLET

Quand les tentes furent dressées,
Qui fut petit affaire,
Fallut se priver de manger
Et coucher sur la terre.

Le lendemain, de grand matin,
Par les ordres du maître,
Il fallut se mettre en chemin
Pour vingt-cinq kilomètres.
Généraux, etc.

SEPTIÈME COUPLET

Ça dura comme ça quatre jours,
Buvant l'eau goutte à goutte,
Nous n'avions qu'un biscuit par jour,
Sans viande ni sans soupe.
Ce fut après ce long trajet,
Ereintés de misère
Que nous fûmes près de l'étranger
Tous couverts de poussière.
Généraux, etc.

HUITIÈME COUPLET

On mit au rapport journalier
Cette horrible consigne
Que je ne veux pas oublier,
Car elle est trop indigne :
« Qui tirerait pendant la nuit,
« Sans tuer un rebelle,
« Serait attaché sans fusil
« Au loin des sentinelles. »
Généraux, etc.

NEUVIÈME COUPLET

Le devoir des soldats français
Était de tout abattre,
Piller, violer, tout massacrer
Chez ces pauvres noirâtres.
Nous les civilisions pourtant,
Leurs gourbis sont en flammes,
Encore ils ne sont pas contents
Et nous tuons leurs femmes.
Généraux, etc.

DIXIÈME COUPLET

Voilà ce que nous avons fait
Du temps de la campagne,
Et ce que l'on nous apprenait
Dans ces casernes-bagnes

Aussi, croyez-moi, mes amis,
Ne soyez plus fidèles,
Et pour servir votre Patrie
Montrez-vous tous rebelles.

AUTRE REFRAIN

Ne soyons plus soldats
Pour servir ces gens-là,
Qui font tuer nos frères ;
Mais portons tous bien haut
Le sublime drapeau
Révolutionnaire.

ONZIÈME COUPLET

Savez-vous quel aurait été
Notre devoir, mes frères,
Ce serait d'avoir fusillé
Tous ces autoritaires.
Nous aurions bien moins enduré
De misère en Afrique,
Et nous serions débarrassés
De cette immonde clique.
Ne soyons, etc.

DOUZIÈME COUPLET

Débarrassés de tous ces gens,
Nous aurions l'avantage
D'avoir bien moins d'empêchement
Pour briser l'esclavage.
Donnons donc la mort aux voleurs
Par les armes et la torche,
Car nous aurons le vrai bonheur
Par l'emploi de la force.

Ne soyons plus soldats
Pour servir ces gens-là,
Qui font tuer nos frères ;
Mais portons tous bien haut
Le sublime drapeau
Révolutionnaire.

Un Révolutionnaire.

Le co-gérant : L. CHAUTANT.